

**Scénario du film «1921 — Mikhaïl Toukhatchevski. Chroniques historiques avec Nikolai Svanidze»** écrit par Marina Joukova, traduit par l'IA, et précédé d'un résumé également rédigé par l'IA

### **Résumé du scénario :**

*Le texte retrace la trajectoire de Mikhaïl Toukhatchevski, de jeune officier tsariste ambitieux à maréchal soviétique exécuté par Staline, en mettant l'accent sur trois nœuds : la répression des révoltes de 1921 (Tambov et Kronstadt), l'échec de la guerre contre la Pologne en 1920 et, plus tard, la peur de Staline face à ce chef militaire trop brillant.*

*Issu d'une famille noble, premier de sa promotion à l'école militaire, Toukhatchevski se rêve très tôt en « Napoléon » : photos en pose impériale, culte de la carrière, goût du risque. En 1917, contrairement à ses camarades du régiment de la garde Semionovski qui partent rejoindre le camp blanc, il choisit de « rester pour l'instant avec les bolcheviks », misant sur les perspectives qu'offre le nouveau régime à un officier talentueux. Trotski en fait l'un de ses principaux « spécialistes » militaires tsaristes intégrés à l'Armée rouge, et le surnomme plus tard « le démon de la guerre civile ».*

*En 1920, Toukhatchevski commande le front occidental contre la Pologne. Sous le mot d'ordre de Lénine « Par Varsovie à Berlin et Paris ! », il voit dans cette campagne son marche sur l'Europe. Son ordre « Par le cadavre de la Pologne blanche passe la route vers l'incendie mondial » est explicitement napoléonien. Mais les bolcheviks surestiment les sentiments révolutionnaires des Polonais et sous-estiment leur patriotisme : contre-offensive polonaise, déroute de l'Armée rouge, traité de paix signé en mars 1921. Toukhatchevski admet alors que son armée est à moitié composée de « racaille » épuisée par sept ans de guerre – et sa carrière semble brisée.*

*Pour « payer » cet échec, on le charge des opérations les plus impopulaires de 1921. Dans la province de Tambov, il écrase une immense insurrection paysanne née des réquisitions (prodrazviorstka) et des violences des détachements de ravitaillement. Investi de pouvoirs illimités, il publie des ordres d'extermination : otages fusillés si les armes ne sont pas remises, familles de rebelles déportées, camps de concentration, 70 000 personnes déplacées, y compris des milliers d'enfants. Il fait tirer des obus chimiques pour « nettoyer les forêts » où se cachent les insurgés, en veillant seulement à mettre le bétail à l'abri. Dix ans plus tard, il consacrera un chapitre aux armes chimiques dans son ouvrage théorique Nouvelles questions de la guerre.*

*Parallèlement, il dirige la répression de la révolte de Kronstadt. Dans un contexte de famine, de grèves ouvrières à Moscou et Petrograd et de salaires dérisoires, les marins – anciens héros de 1917 – réclament la fin des réquisitions, la liberté de parole, des soviets sans bolcheviks. Lénine fait arrêter et fusiller une délégation, puis presse Toukhatchevski de prendre la forteresse avant l'ouverture du Xe congrès du parti. Les attaques sur la glace coûtent des milliers de morts parmi les cadets envoyés à l'assaut. Les exigences centrales des marins (abolition de la prodrazviorstka) sont finalement adoptées : c'est la NEP. Mais, dans la version officielle, on efface le rôle des marins révolutionnaires, on invente une « organisation de combat » blanche, on fusille notamment le poète Goumilev. Toukhatchevski justifie devant Lidia Nord la brutalité de la répression en rappelant les violences des marins en 1917, tout en devinant qu'on l'a choisi précisément parce qu'il « fera ce qu'il faut ».*

*Malgré Tambov et Kronstadt, sa carrière repart : il devient théoricien influent, symbole de la coopération militaire soviéto-allemande, commandant de districts, puis maréchal de l'Union soviétique en 1935–1936. Il joue un rôle dominant au commissariat de la Défense, ce que relèvera plus tard Joukov. Mais cette montée en puissance, combinée à ses origines aristocratiques, à l'énorme poids des anciens officiers tsaristes dans l'Armée rouge et à la perspective d'une guerre avec l'Allemagne qu'il annonce comme inévitable, en fait, aux yeux de Staline, un danger bien plus grand qu'Hitler lui-même : le chef possible d'une armée victorieuse qui pourrait n'obéir qu'à lui.*

*Dès la fin des années 1920, l'OGPU surveille Toukhatchevski, des campagnes de désinformation allemandes l'accusent de travailler pour le Reichswehr, des officiers arrêtés sous la pression des interrogatoires le dénoncent comme futur dictateur militaire. Staline note que « c'est possible, puisque ce n'est pas exclu », puis tempore : « trop tôt ». Il attend que l'armée soit encore plus dépendante de lui et que le moment soit politiquement opportun.*

*En 1937, la grande purge frappe l'Armée rouge. Après un dernier 1<sup>er</sup> mai où Staline porte un toast à ceux qui seront encore « à cette table » pour l'anniversaire d'Octobre, Toukhatchevski est déplacé dans un district de province, puis arrêté, jugé, fusillé. Son ami Chostakovitch refuse de signer les lettres de condamnation. Derrière la biographie d'un officier brillant, joueur, violent et cultivé, le texte montre ainsi comment le même homme personnifie tour à tour l'espoir de conquête révolutionnaire, la terreur contre paysans et marins, puis l'ennemi intérieur qu'un dictateur, pris de peur, doit éliminer avant la guerre.*

## **Scénario :**

### **1921 – Mikhaïl Toukhatchevski**

Un an avant sa mort, en 1936, sur le chemin du retour des funérailles du roi d'Angleterre George V, le maréchal de l'Union soviétique Mikhaïl Nikolaïevitch Toukhatchevski fit halte à Paris. Le caractère invraisemblable de la situation était renforcé par le fait que le vice-commissaire du peuple, ancien sous-lieutenant de l'armée tsariste, y rencontra ses anciens camarades de régiment, des officiers du régiment de la garde Semionovski. Autrement dit, le héros de la guerre civile, à Paris, rencontrait des émigrés blancs — des officiers qui avaient combattu sous les ordres de Kornilov, Denikine et Wrangel. Plus encore : au cours de cette rencontre, Mikhaïl Toukhatchevski dit à ses amis de jeunesse : « J'ai perdu. »

En décembre 1917, quand Toukhatchevski faisait ses adieux à Petrograd à ses amis du régiment Semionovski, qui partaient vers le Don rejoindre Kornilov, il leur avait dit : « Moi je reste, pour l'instant mon chemin est avec les bolcheviks. » Dans cette déclaration d'un Toukhatchevski de vingt-cinq ans, le mot qui frappe est « pour l'instant ». De toute évidence, Toukhatchevski compte imprudemment sur une liberté de choix et de manœuvre ultérieure et, surtout, il pense que la nouvelle situation dans le pays lui ouvre des perspectives de carrière inattendues. Toukhatchevski est ambitieux. Il a terminé l'École militaire Alexandre à Moscou le 12 juillet 1914, à la veille même de la Première Guerre mondiale. Il était premier à la fois en résultats et en discipline ; on lui donna le libre choix de son affectation, et il choisit le régiment Semionovski. Il prévoyait ensuite d'entrer à l'Académie de l'état-major.

En 1913, lors des fêtes du tricentenaire de la maison Romanov, pour son zèle au service, le porte-épée aspirant Toukhatchevski fut présenté à Nicolas II. L'aspirant de l'École Alexeïev, Vladimir

Postoronkin, fréquentait Toukhatchevski aux manœuvres. Dans ses mémoires publiés à Prague en 1928, il écrit : « Avec le temps, Toukhatchevski devint un fanatique dans la poursuite de ses objectifs ; son principe directeur était d'atteindre le maximum de carrière, quitte à risquer, à jouer le maximum-mise. » Autrement dit, c'est un joueur.

Le musicologue Sabaneïev, qui fréquentait la vieille famille noble des Toukhatchevski, écrivait : « Il se faisait photographe en poses napoléoniennes, s'appropriait une expression hautaine. Il se sentait né pour de grandes choses. Cela avait un caractère adolescent. »

Aux cours supérieurs de l'école militaire, il rédigea un rapport à la direction sur le comportement des aspirants des classes inférieures. Trois aspirants — Krasovski, Ianovski et Avdeïev — se suicidèrent à la suite de ce rapport.

Janvier 1921 : depuis six mois déjà se déroule dans le gouvernement de Tambov un soulèvement paysan sous la direction d'Alexandre Antonov. « L'Union du paysannat travailleur » publie sans cesse des tracts. Ils s'adressent aux ouvriers et aux paysans, aux mobilisés. En voici des extraits :

« Malgré tous les efforts des bolcheviks pour noircir le mouvement paysan par les calomnies les plus ignobles, tout le monde sait parfaitement que les insurgés sont le véritable paysannat travailleur, celui qui nourrit toute la Russie à la sueur de son front, dont les mains ne perdent jamais leurs callosités. Le moujik russe est doux et patient, mais il peut aussi être terrible dans sa colère. Les bolcheviks ont su éveiller sa colère sur leur propre tête. Anéantis jusqu'au dernier par la réquisition d'État des vivres, gonflés d'herbes sauvages, les paysans n'ont finalement pas tenu.

Mobilisés de l'Armée rouge, voilà trois ans que vous faites cliqueter vos armes, mais cela n'a apporté ni profit ni bonheur ni à vous-mêmes, ni à nous, vos pères et mères. Réfléchissez à ce que vous avez traversé en trois ans de boucherie fratricide. »

Les causes du soulèvement de Tambov étaient évidentes pour tous. À la conférence du parti de l'armée à Tambov, l'un des participants à la répression, le communiste Kazakov, déclara :

« Pour accomplir intégralement la réquisition des vivres, on torturait les paysans : on remplissait leurs bottes d'eau et on les laissait dehors par le gel, on les plongeait dans les puits, on leur brûlait la barbe, on tirait au revolver à côté de leurs oreilles. Souvent, ces tortures étaient appliquées à ceux qui avaient déjà rempli la réquisition : on exigeait de nouveaux versements. Des milliers de plaintes arrivaient au Comité provincial des vivres. Ces plaintes n'étaient pas examinées. »

En avril 1921, le suppléant de Trotski, Sklianski, écrit à Lénine :

« Je jugerais souhaitable d'envoyer Toukhatchevski à la répression du soulèvement de Tambov. Ces derniers temps, on n'y constate pas d'amélioration, mais même parfois une aggravation. Cette nomination produira un certain effet, surtout à l'étranger. Votre avis ? »

Toukhatchevski est un héros de la guerre civile ; théoriquement, combattre des paysans ne lui sied guère. Lénine répond : « Transmettez à Molotov pour le Politburo demain. Je propose de le nommer sans publicité au Centre, sans publication. »

Le Politburo nomme Toukhatchevski le 27 avril « commandant unique des troupes dans le district de Tambov, le rendant responsable de la liquidation des bandes d'Antonov. Lui fixer un délai d'un mois pour la liquidation. Ne tolérer aucune ingérence dans ses affaires. »

Dès février, la réquisition des vivres avait été levée dans le gouvernement de Tambov, mais cela n'avait pas entraîné la fin du soulèvement. Le 6 mai, Toukhatchevski arrive à Tambov. Le 12 mai, il publie l'ordre d'extermination n° 130.

Avant même cet ordre, Toukhatchevski, théoricien expérimenté, avait élaboré une instruction ensuite reprise dans l'ordre :

« Il ne vous reste que deux possibilités, à vous qui faites partie des bandes : ou bien mourir comme des chiens enragés, ou bien vous rendre à la merci du pouvoir soviétique. La famille de celui qui se dérobe à sa comparution est prise en otage, et ses biens sont saisis. La famille est détenue deux semaines dans un camp de concentration. En cas de non-comparution du bandit au bout de deux semaines, la famille est déportée au Nord aux travaux forcés. »

Une adresse séparée est envoyée aux communistes de l'armée : « De grandes tâches sont confiées à l'Armée rouge dans le gouvernement de Tambov. »

Contre l'armée paysanne d'Antonov, on aligne 120 000 soldats, plus 9 brigades d'artillerie, 4 trains blindés, 6 détachements blindés mobiles, 5 détachements auto-blindés et 2 escadrilles aériennes. Toukhatchevski indique : « Nous appelons généralement cette phase de la lutte une occupation. »

Sur les territoires occupés, il propose des mesures correspondantes. Premièrement : ne jamais proférer de menaces irréalisables. Deuxièmement : les menaces faites doivent être mises en œuvre inexorablement, jusqu'à la cruauté, jusqu'au bout. Troisièmement : il faut attirer les paysans d'humeur soviétique au travail soviétique, à l'organisation du renseignement contre les bandits.

Sur le territoire du gouvernement, on crée 7 camps de concentration pour 13 500 personnes. Les paysans ne livrent pas les insurgés. Le 28 mai, l'Armée rouge passe à l'offensive. Le 11 juin paraît l'ordre n° 171 :

« Les citoyens qui refusent de décliner leur identité seront fusillés sur place. En cas de découverte d'armes, le travailleur le plus âgé de la famille sera fusillé. »

Au 1er août 1921, 1 155 enfants de trois à cinq ans sont détenus dans les camps de concentration. Les données sont incomplètes. 70 000 personnes furent déportées, principalement des femmes, des enfants et des vieillards. Une partie de ces déportés se retrouva dans un camp de concentration près de Moscou. Leur retour dans leurs villages d'origine fut demandé par l'ancienne révolutionnaire narodnik Vera Nikolaïevna Figner, qui dirigeait la Croix-Rouge politique. Ses démarches restèrent sans effet.

Ce qui fut efficace, ce furent les « nettoyages » effectués dans les villages de Tambov par des « cellules de cinq » politiques. Elles rendaient compte à Toukhatchevski :

« Le 27 juin, après la prise du village d'Ostroukhovo, il a été annoncé à la population la remise des armes et la livraison des bandits ; 30 otages ont été pris. À 19 heures, pour non-exécution de l'ordre de remise des armes, 10 otages ont été fusillés. L'exécution a produit sur les citoyens un effet stupéfiant. Tous les paysans ont déclaré d'une seule voix qu'ils iraient tous ensemble livrer toutes les armes. Cinq bandits ont été livrés. Nous poursuivons l'opération. »

Dans le village de Nikolaïevskoïe, qui comptait 8 000 habitants, un soldat était mort pendant la guerre russo-japonaise, 50 pendant la Première Guerre mondiale, mais pour les années 1920–1921, on compta 500 morts.

Pour réprimer la révolte paysanne, 7 000 élèves-officiers furent appelés de Moscou et d'Orel. Parmi les élèves-officiers d'Orel se trouvaient des chimistes militaires, qui proposèrent à Toukhatchevski d'utiliser des substances toxiques pour enfumer les paysans cachés dans les forêts. Le 12 juin fut publié l'ordre n° 0116 :

« Pour nettoyer immédiatement les forêts, j'ordonne : les forêts où se cachent les bandits doivent être nettoyées à l'aide de gaz toxiques. Calculer précisément de façon à ce que le nuage de gaz suffocant se répande sur toute la forêt, détruisant tout ce qui s'y cache. »

Toukhatchevski précisa que lors des opérations chimiques, il fallait se préoccuper de sauver le bétail se trouvant dans la zone d'action des gaz. L'opération fut retardée d'un mois : on attendait la livraison de masques à gaz. Le 13 juillet, 47 obus chimiques furent tirés. Le 16 juillet, Toukhatchevski télégraphia à Lénine : « Le pouvoir soviétique est établi partout. » Le 3 août, 59 obus chimiques supplémentaires furent tirés. Auparavant, les armes chimiques avaient été utilisées à Kiev en 1918 et pour écraser un soulèvement paysan dans le gouvernement de Iaroslavl en 1919.

Dix ans plus tard, Toukhatchevski commença à écrire son ouvrage théorique *Nouvelles questions de la guerre*. Un chapitre particulier y est consacré aux armes chimiques.

Pour des raisons objectives et subjectives, la répression de l'insurrection paysanne du gouvernement de Tambov constitue le point culminant et final de l'activité militaire pratique de ce commandant talentueux et instruit qu'était Toukhatchevski.

Toukhatchevski est le rêve incarné de Trotski concernant l'utilisation des spécialistes militaires tsaristes dans l'Armée rouge. Trotski appela Toukhatchevski « le démon de la guerre civile ». Dans la bouche de Trotski, ces mots valent cher. Ils signifient presque une parenté d'âmes : Trotski lui-même était surnommé « le démon de la révolution ».

L'insurrection de Tambov en 1921 n'était pas la plus massive. Elle était dépassée par la Grande insurrection paysanne de l'Oural-Sibérie, commencée en janvier 1921. Les bolcheviks appelaient les paysans insurgés des « blancs ». Le mot lui-même indique le degré d'opposition, l'irréductibilité des objectifs et l'ampleur des opérations militaires de répression. L'ossature des insurgés était formée de soldats de l'Armée rouge qui avaient refusé de participer aux opérations punitives contre la population civile. Les paysans sibériens ne déposèrent pas les armes, ils se retirèrent en combattant au-delà de la frontière, en Chine, pour rejoindre les restes de l'armée blanche.

En 1918, à Samara, le corps tchécoslovaque, composé de prisonniers de guerre de la Première Guerre mondiale, déclencha un soulèvement antisoviétique. Dans ses rangs se trouvait le futur écrivain Jaroslav Hašek. Contrairement à ses camarades, Hašek soutint la révolution russe, rédigea un appel, fut déclaré déserteur. À Samara, Hašek obtint d'un psychiatre un certificat le déclarant fils à moitié dérangé d'un colon allemand du Turkestan. Avec ce certificat, il erra plusieurs mois dans les villages mordves et tcheremisses. Il réussit à franchir la ligne de front et à rejoindre un détachement de Tchouvaches qui se rendaient à Bougoulma, que Toukhatchevski venait justement de reprendre aux Blancs. Hašek devint commandant de Bougoulma, puis fut rattaché au département politique de la 5<sup>e</sup> armée de Toukhatchevski. On ne sait pas s'ils se sont rencontrés personnellement.

En 1921, en Tchécoslovaquie, parut le fameux livre de Hašek *Les Aventures du brave soldat Švejk*, où Švejk se définit comme un « idiot officiel ». Le livre de ce participant à la guerre civile en Russie se révéla absolument antimilitariste.

L'opération dans le gouvernement de Tambov est en réalité la seconde partie d'une campagne militaire spéciale en 1921. La première partie fut la répression, en mars, de la révolte de Kronstadt. Toukhatchevski participa à la première comme à la seconde. À Tambov, il a en face de lui des paysans, à Kronstadt des marins. La guerre de Tambov et de Kronstadt, Toukhatchevski l'appelle parfois des « missions ». En réalité, avant Kronstadt, il y eut d'abord Moscou.

En janvier 1921, dans la salle des Colonnes de la Maison des syndicats, ancien Club de la noblesse, se tenait une conférence du syndicat des métallurgistes. Les ouvriers métallurgistes, de la tribune, exigeaient la liberté de la presse, et dans les couloirs se persuadaient mutuellement de l'inévitable chute prochaine du pouvoir soviétique. Le futur procureur général de l'URSS, alors journaliste, Andreï Vychinski, couvrait ce qui se passait à la Maison des syndicats : « L'irritation des délégués allait jusqu'à la perte de sang-froid. »

Cette perte de sang-froid s'explique simplement. 1921 marque le début d'une terrible famine dans le pays, devant laquelle pâlit la disette des trois années précédentes. De plus, le salaire d'un ouvrier qualifié, rapporté au niveau de 1913, atteignait au premier trimestre de 1921 l'équivalent de 21 kopecks par mois, au deuxième trimestre 16 kopecks par mois. En 1913, le salaire d'un seul jour était de 1 rouble 16 kopecks. À l'usine Alexandrov de Petrograd, qui avait autrefois produit des articles de haute technologie, les ouvriers fabriquent des poêles, des briquets et des haches qu'ils emportent pour les vendre.

Le 11 février, en raison d'une crise aiguë des combustibles, il fut décidé de fermer 93 usines, y compris les célèbres usines Poutilov, Sestrorietsk et « Triangle ». La liste fut publiée dans les journaux. Par rapport à 1916, le nombre d'ouvriers à Petrograd a été divisé par cinq. La population de Petrograd a chuté de 2 347 000 à 799 000 personnes. Autrement dit, en plus des énormes pertes humaines de la guerre civile, la Russie a payé de tous les acquis de son essor économique prérévolutionnaire. Les repères économiques ont disparu. Le pays immense s'est brisé, et dès lors tout allait se faire dans le sang.

« Notre révolution est une saloperie, et les révolutionnaires sont des salauds, les gens honnêtes ne peuvent ni vivre ni travailler », dit le communiste, ouvrier Iouri Loutovinov. Il se suicidera.

En février, des grèves éclatent à Moscou. Bientôt, les événements commencent à Petrograd. Après une nouvelle réduction des rations alimentaires, les travailleurs des usines de tubes et des chantiers Baltiyski se mirent en grève. Le 24 février, les ouvriers manifestèrent dans la rue, réclamant du pain et des soviets sans bolcheviks. Pour disperser les manifestations, on envoya les élèves-officiers des écoles militaires ; l'état de siège fut décrété en ville, des arrestations eurent lieu, les manifestations furent qualifiées de « soulèvement contre-révolutionnaire ».

C'est sur ce fond que commencèrent les événements de Kronstadt. Le 25 février, des représentants des équipages des cuirassés *Sébastopol* et *Petropavlovsk* se rendent à Petrograd pour voir la situation dans la ville. Ils reviennent et racontent. Les marins adoptent alors une résolution. Ils exigent la liberté de parole et de réunion, la libération des personnes détenues en lien avec les mouvements ouvriers et paysans, la suppression des départements politiques communistes, le droit pour les paysans de disposer de leurs terres et de commercer librement. Et surtout : l'abolition de la réquisition des vivres à la campagne et la suppression des détachements de réquisition. Ce qui est naturel.

La majorité des marins de Kronstadt sont issus des campagnes ; ils sont parfois autorisés à de courts congés chez eux, ils reçoivent des lettres. Ils savent que les villages souffrent de la famine, que les

détachements de réquisition prennent jusqu'aux pommes de terre coupées qui ont été plantées la veille : on les déterre et on les réquisitionne. À Kronstadt même, la ration ne cesse de diminuer. Ces marins ont combattu pendant la guerre civile, ils ont cru à la propagande. La guerre finie, c'est le désespoir qui vient.

Le commandant de la flotte de la Baltique, Fiodor Raskolnikov, se nourrit très bien. En 1939, Raskolnikov deviendra un « non-retourné », restera à l'étranger et mourra dans son lit. Il écrira à Staline une célèbre lettre ouverte, publiée seulement à l'époque de la perestroïka dans la revue *Ogoniok* et qui produira un effet énorme par son refrain : « Vous les avez fusillés, Staline. » Dans cette lettre, Fiodor Raskolnikov s'adresse à Staline en ces termes :

« Avec la cruauté d'un sadique, vous frappez les cadres utiles et nécessaires au pays : ils vous paraissent dangereux du point de vue de votre dictature personnelle. Vous avez décapité l'Armée rouge. Vous avez tué les commandants les plus talentueux, formés dans l'expérience de la Guerre mondiale et de la guerre civile, au premier rang desquels le brillant maréchal Toukhatchevski. »

Mais cette révolte isolée de Raskolnikov, c'est en 1939. En 1921, Fiodor Raskolnikov purge le corps des officiers politiques de la flotte et habite à Kronstadt dans un manoir avec sa femme Larissa Reissner. Larissa Reissner est une poétesse de l'Âge d'argent, commissaire de la flotte de la Baltique et prototype de la femme-commissaire dans *La Tragédie optimiste* du dramaturge Vsevolod Vichnevski. C'est une très belle femme. Elle fut aimée de Goumilev, de Trotski — elle lui dédia le poème *Svijajsk* —, puis de Raskolnikov, puis de Radek. Goumilev et Radek furent fusillés, Raskolnikov déclaré ennemi du peuple, Trotski exilé puis assassiné. Elle-même mourut du typhus en 1926. Quand on porta son cercueil hors de la Maison de l'imprimerie sur le boulevard Nikitski, la cour était pleine de militaires, d'écrivains, de diplomates.

En 1921, dans la maison où un grand personnel de service est employé, Raskolnikov donne des réceptions, et sa femme brille de toilettes, tandis que pour des occasions de fête exceptionnelles on fait cuire pour les marins une soupe de vobla (poisson séché). Quarante-huit heures avant la révolte, les rapports du département politique de la flotte de la Baltique signalent :

« Au club de garnison, représentation de la pièce en 9 tableaux de l'auteur Lounatcharski, *Le Chancelier et le serrurier*. 830 spectateurs. Spectacle payant. Au club fonctionnent une classe de chant, trois classes de piano, une classe de solfège et un cercle artistique. »

Sur le cuirassé *Petropavlovsk* ont eu lieu deux projections de films, un drame et une comédie. 450 personnes ont assisté aux séances. *Petropavlovsk* sera le principal cuirassé de la révolte. Dans le rapport du département politique, pas un mot sur l'état d'esprit des marins. Le commissaire Nikolai Kouzmine envoie à Petrograd un télégramme : « La situation dans la forteresse s'améliore. »

Le 1<sup>er</sup> mars, on envoie à Kronstadt le président du CIK (Comité exécutif central) Kalinine. À la réunion de la place de l'Ancre, Kalinine se lance dans un discours sur les succès du pouvoir soviétique. Des cris fusent : « Assez d'éloges. Dis-nous quand on abolira la réquisition des vivres ! Quand cessera-t-on d'étrangler le moujik ? » Kalinine s'en va. Les marins arrêtent le commissaire Kouzmine. Puis on crie qu'il faut des mesures pour se défendre. Le pouvoir à Kronstadt est pris par le Comité révolutionnaire provisoire.

À Moscou, dans un communiqué officiel, on annonce qu'une révolte blanche a éclaté à Kronstadt, dirigée par le général Kozlovski. Le Comité révolutionnaire de Kronstadt publie un appel : « Camarades, ne croyez pas les paroles des commissaires autocrates. C'est un mensonge éhonté. »

On commence à concentrer des troupes autour de Kronstadt. Les familles des marins, à Petrograd, sont prises en otages. Toukhatchevski arrive à Petrograd le 5 mars. Il est chargé de la répression de la révolte, et on le presse : il faut en finir avec Kronstadt avant le 8 mars, date d'ouverture du Xe congrès du parti.

Le 6 mars, à Petrograd, une délégation pacifique de Kronstadt est arrêtée et fusillée. Le 8 mars, Toukhatchevski lance à l'assaut 3 000 élèves-officiers. Le congrès du parti s'ouvre ; Lénine déclare : « La révolte blanche sera écrasée dans les jours qui viennent, si ce n'est dans les heures qui viennent. » Les hommes de Kronstadt repoussent l'attaque. Presque tous ceux qui avançaient sur la glace furent tués ou blessés.

Le 7 mars déjà, la militaire du 4<sup>e</sup> régiment d'artillerie de Petrograd, Anna Kozhevnikova, est fusillée pour avoir dit à une amie : « Dieu, ce qui se passe dans la forteresse ! Beaucoup de communistes ont décidé de quitter le parti. » C'était la stricte vérité : pendant les jours de la révolte, 900 membres quittèrent le parti dans la forteresse.

Le 8 mars, Lénine soumet au congrès la question de l'abolition de la réquisition des vivres. L'exigence principale des marins de Kronstadt est satisfaite. Il est décidé de cesser la résistance et de passer en Finlande. En ce qui concerne l'exigence de liberté du commerce, le 8 mars au congrès Lénine déclare que « la liberté du commerce mènerait aux gardes blancs et à la victoire du capitalisme ». Une semaine plus tard, à la fin du congrès, Lénine change de position et persuade les délégués qu'il n'y a rien d'effrayant dans le commerce, puisque le pouvoir est aux mains de la classe ouvrière.

Au moment même où s'achève cette évolution de Lénine sur le commerce libre, Toukhatchevski commence son deuxième assaut sur Kronstadt. Le 17 mars, dans le dégel, 25 % des soldats du 499<sup>e</sup> régiment de fusiliers avancent en valenki (bottes de feutre), 50 % en sandales de corde. Toukhatchevski voulait les diriger au téléphone. Cela ne marcha pas : les obus coupèrent les lignes. On fabriqua des traîneaux pour transporter les mitrailleuses et les munitions. On augmenta la ration alimentaire des soldats.

Sur le cuirassé *Petropavlovsk*, la majorité de l'équipage ne partit pas en Finlande. Le matin, en plein assaut, ils lavèrent le pont, allèrent au bain, déposèrent les armes et se mirent à attendre leur sort.

Outre les arrestations, le procès exemplaire et les fusillades des participants à la révolte de Kronstadt, une autre sanction fut choisie. Dans la version officielle des événements du printemps 1921, il n'était nullement dit que l'insurrection anticommuniste avait été déclenchée par des marins qui avaient auparavant participé à la révolution d'Octobre et à la guerre civile.

À l'été 1921, on désigna comme organisateurs de l'insurrection une « Organisation de combat de Petrograd » qui aurait eu pour but de renverser le pouvoir soviétique. Le poète Nikolai Goumilev, dont Larissa Reissner avait refusé d'être l'épouse, fut fusillé pour appartenance non prouvée à cette organisation.

Les événements de Kronstadt eurent encore une autre conséquence. La guerre civile était déjà terminée. En 1921, pour les jeunes de quinze ou seize ans qui, en raison de leur âge, ne savaient pas vraiment ce qu'était la guerre civile, Kronstadt arriva comme un cadeau romantique inattendu. Ces adolescents s'enfuyaient de chez eux, couraient vers Kronstadt pour « arriver à temps pour la vie ». Ils voulaient participer, voir un spectacle actif. Les soldats de l'Armée rouge en sandales avançant sur la glace vers la forteresse suscitaient une pitié mortelle. De plus, ils se révélèrent vainqueurs. La

pitié et l'enthousiasme se mêlaient dans le cœur d'enfant et engendraient immédiatement l'envie de se livrer au pouvoir des vainqueurs. Parmi ces garçons, beaucoup venaient de familles intellectuelles, voire nobles. J'en connais un : c'est le grand-père de ma femme. En 1937, il fut fusillé.

Pour être juste sur le plan historique, il faut dire que le premier à se prononcer pour l'abolition de la réquisition des vivres, ce que réclamaient les marins de Kronstadt, fut Trotski. L'hiver 1920, il le passa dans l'Oural, y reçut une masse d'« impressions économiques », disons, et revint avec la conviction ferme qu'il fallait renoncer au communisme de guerre et introduire coûte que coûte un élément d'intérêt personnel. Lénine s'y opposa alors résolument.

En 1921, au Xe congrès, après la révolte de Kronstadt et sur fond d'insurrection paysanne à Tambov, Lénine abolit la réquisition. C'est le début de la Nouvelle politique économique, la NEP. Au même Xe congrès, on introduit pour la première fois le poste de secrétaire général. Trotski écrit : « C'est précisément au Xe congrès que Staline fut désigné, à l'initiative de Zinoviev et contre la volonté de Lénine, comme futur secrétaire général. Personne n'y prêta attention. » Staline devint secrétaire général un an plus tard, en avril 1922. Peu après, Lénine fut victime d'une première attaque.

Le peintre Dmitri Nalbandian peindra un tableau intitulé *V. I. Lénine et I. V. Staline élaborant le plan GOELRO*. En réalité, ce n'est pas avec Staline, mais avec Gueorgui Krjijanovski que Lénine travaillait à l'élaboration du plan d'électrification de la Russie. Le plan fut adopté par un décret du Conseil des commissaires du peuple en 1921, avec la formule : « Pour une durée de 10 à 15 ans, en fonction de l'évolution générale de l'économie nationale. »

Toukhatchevski a laissé des souvenirs à une de ses parentes, et, selon certaines sources, une de ses épouses — Lidia Nord. Elle vit Toukhatchevski juste après Kronstadt et lui dit qu'elle était horrifiée par la répression bestiale de l'insurrection des marins. Toukhatchevski lui répondit :

« Mais tu devrais te rappeler comment cette racaille de marins agissait pendant la révolution ! Qui faisait les perquisitions dans les maisons, pillait, violait, fusillait ? Non, je n'ai aucune pitié pour cette vermine. »

Et il ajouta :

« Mais moi, en recevant l'ordre d'écraser cette révolte, je n'en ai pas ressenti un grand plaisir, parce que j'ai compris pourquoi le choix s'était porté sur moi. »

Toukhatchevski savait que Kronstadt et Tambov étaient le prix de la défaite lors de la campagne de Pologne en 1920, de cette guerre ratée contre la Pologne. Au printemps 1920, il avait été nommé commandant du Front de l'Ouest, alors principal front de l'Armée rouge. C'est alors que Lénine lança le slogan : « Par Varsovie jusqu'à Berlin et Paris ! » Toukhatchevski a 27 ans. Son adversaire, le maréchal Józef Piłsudski, en a 53. Pendant la Première Guerre mondiale, Piłsudski occupait des postes de général, tandis que Toukhatchevski commandait un peloton.

À présent, après les victoires sur Koltchak et Denikine, une cible se présentait enfin à Toukhatchevski, dont il n'aurait pu rêver dans sa jeunesse. Ce n'était pas simplement une guerre contre la Pologne : c'était sa campagne à lui, Toukhatchevski, sur l'Europe.

Son ordre adressé aux troupes avant l'offensive de juillet reflète nettement son état d'esprit :

« Soldats de la révolution ouvrière ! Tournez vos regards vers l'Ouest. À l'Ouest se joue le destin de la révolution mondiale. Par le cadavre de la Pologne blanche passe la route vers l'incendie mondial. En avant vers l'Ouest ! Vers Vilna, Minsk, Varsovie — en avant, marche ! »

Ici, il ne faut pas s'attarder aux mots sur la révolution mondiale. Il ne s'agit pas vraiment de cela. Cet ordre sonne d'ailleurs mieux en français : c'est du Napoléon pur. Toukhatchevski était convaincu que l'armée pouvait tout.

Lénine exigeait l'offensive. Dzerjinski n'arrêtait pas d'affirmer que les Polonais attendaient l'Armée rouge pour se débarrasser des propriétaires terriens. Staline télégraphia à Lénine le 4 août : « La Pologne est épuisée. » Le 14 août, les avant-gardes rouges étaient dans les faubourgs de Varsovie.

Mais on avait d'abord surestimé sans raison le sentiment révolutionnaire des Polonais, et à la fin sous-estimé le sentiment national polonais. Le 16 août, les Polonais passèrent à la contre-attaque, puis à l'offensive sur tout le front. Ils atteignirent Minsk. Ce fut une défaite totale des rouges.

Trotsky écrit dans ses mémoires : « Après les brillantes victoires de la veille, personne ne voulait se résigner à cela. Je trouvai à Moscou un état d'esprit en faveur d'une seconde guerre de Pologne. Le désir servait de père à la pensée. » Trotsky partit pour le Front de l'Ouest, constata que l'armée était inapte à une nouvelle offensive, revint à Moscou, et le Politburo adopta une décision en faveur de la conclusion de la paix avec la Pologne. Le traité de paix fut signé le 18 mars 1921, au moment où Toukhatchevski assiégeait Kronstadt.

À Lidia Nord, Toukhatchevski dit de la guerre avec la Pologne : « J'ai vu clairement que mon armée se composait pour moitié de toute sorte de racaille, et qu'elle n'était pas comme je voudrais l'avoir. » Il est probable que cette armée, après quatre ans de Première Guerre mondiale et trois ans de guerre civile, en avait simplement assez de la guerre. L'élan révolutionnaire vers l'Europe ne concernait en rien une armée paysanne.

En 1920, après la Pologne, Toukhatchevski jugea sa carrière terminée. Mais après la répression de la révolte de Kronstadt, il eut le sentiment d'être réhabilité. Entre Toukhatchevski et le commandant en chef soviétique, l'ancien colonel tsariste Sergueï Sergueïevitch Kamenev, un entretien eut lieu sur ligne directe juste après Kronstadt.

— Notre tournée ici est finie. Autorisez-moi à rentrer chez moi, dit Toukhatchevski.

Kamenev répondit :

— Votre tournée s'est achevée brillamment. Félicitations.

En dépit de toute logique historique, une question demeure intéressante : que se serait-il passé si Toukhatchevski, à la tête de l'armée, avait traversé toute l'Europe jusqu'à Paris ? Quand Lénine pressait Toukhatchevski d'avancer, il n'avait probablement pas tout calculé jusqu'au bout.

Trotsky dit de Lénine : « Lénine n'était pas une machine à calculer infallible. Lénine commettait des erreurs, de très grosses erreurs, à la mesure du caractère gigantesque de son œuvre. »

Toukhatchevski à la tête de l'armée aurait pu être une de ces erreurs gigantesques de Lénine. Il est impossible d'imaginer quel rôle il serait resté à Lénine et à Trotsky s'ils s'étaient retrouvés loin à l'arrière, à la traîne d'un commandant d'armée parti de l'avant.

Dans la famille Toukhatchevski circulait une légende selon laquelle ils descendaient du comte Idris, fils du comte de Flandre Baudouin IX, issu de la lignée royale française des Capétiens. Le comte

Baudouin avait participé à la quatrième croisade et fut le premier empereur de l'Empire latin sur les ruines de Byzance.

Un vieil ami de captivité de Toukhatchevski, le Français Fervac, notait chez Mikhaïl Nikolaïevitch des traits latins. Le même Fervac se souvenait que, l'été 1917, dans le camp de prisonniers, ils lisaient ensemble Dostoïevski en français. Toukhatchevski réagit alors de manière inattendue :

« La Russie révolutionnaire étendra ses frontières bien au-delà de celles tracées par les traités. C'est avec le drapeau rouge, et non avec la croix, que nous entrerons à Byzance. Nous secouerons la Russie comme un tapis plein de poussière. Et ensuite nous secouerons le monde entier. »

Dès l'automne 1914, le sous-lieutenant du régiment de la garde Semionovski, Toukhatchevski, disait à ses camarades :

« Pour moi, la guerre, c'est tout. Ou périr, ou se distinguer, se faire une carrière, atteindre d'un coup ce qui est impossible en temps de paix. Dans la guerre se trouvent mon avenir, ma carrière, le but de ma vie. »

Toukhatchevski haïssait féroce­ment l'Allemagne, depuis sa captivité en Allemagne pendant la Première Guerre mondiale. C'est d'ailleurs en captivité qu'il fit la connaissance du futur président français de Gaulle. Dans le camp d'officiers, on les laissait sortir en ville sur parole d'honneur. Toukhatchevski s'évada. De Gaulle condamna ce mépris de la parole d'officier.

Les Allemands ont toujours été conscients de la haine de Toukhatchevski envers l'Allemagne. À la fin des années 1920, il parlait de l'inévitabilité d'un affrontement militaire avec l'Allemagne dans dix à douze ans : « Et alors, disait Toukhatchevski, elle oubliera à jamais l'expression "russische Schweine". »

À la même époque, le représentant du Reichswehr auprès de l'Armée rouge, le général Schlalke, notait que Toukhatchevski ne ressemblait en rien à un officier d'état-major allemand et que « par son type tout entier, il correspond à l'idéal d'un officier élégant et spirituel de l'état-major français ». Le même général Schlalke observait que Toukhatchevski se détachait nettement sur le fond de ses « camarades prolétaires frustes ».

Il faut dire que Toukhatchevski n'a jamais été un adepte idéologique du bolchevisme. De plus, les postes de commandement et d'état-major dans l'Armée rouge en général, et dans l'entourage de Toukhatchevski en particulier, sont occupés par d'anciens spécialistes militaires tsaristes.

Aux postes de commandement dans l'Armée rouge en 1918–1920, sur 20 commandants de fronts, 18 sont des officiers de carrière de l'armée tsariste, dont 10 issus de l'état-major général. Sur 22 chefs d'état-major de fronts, tous sont des officiers de carrière tsaristes et tous des officiers d'état-major ; sur 76 commandants d'armées, 47 sont des officiers de carrière, 27 des officiers d'état-major. En 1920, au moins 125 000 officiers tsaristes ont été mobilisés dans l'armée. À cette date, 194 généraux tsaristes et près de 3 000 officiers de carrière sont occupés à la formation des commandants rouges.

Si à un tel arrière de cadres, en 1920, s'était ajouté un succès militaire en Europe, l'armée victorieuse de Toukhatchevski, avec lui à sa tête, aurait pu rapidement et profondément se transformer. La victoire assure la fidélité au commandant.

En mars 1920, le résident de Wrangel à Berlin, le général von Lampe, lui aussi ancien du régiment Semionovski, écrit dans son journal : « Toukhatchevski — ne serait-ce pas un Napoléon ? » Avec

quoi Toukhatchevski serait-il revenu en Russie, nul ne saurait le dire avec certitude. On ignore ses convictions politiques. Ce qui est certain, c'est qu'il ne fut pas un Napoléon.

Entre les anciens officiers tsaristes, il n'y avait pas de sentiment de solidarité de caste. En 1924, le colonel tsariste, officier d'état-major, chef d'état-major de l'Armée rouge ouvrière et paysanne, Boris Mikhaïlovitch Chapochnikov, publia un livre, *Sur la Vistule*, et rejeta toute la responsabilité de l'échec de la campagne de Pologne exclusivement sur Toukhatchevski.

C'était une drôle d'époque, les premières années après la guerre civile. Les anciens officiers tsaristes se sentaient des héros, car ce sont bien eux qui, en réalité, avaient gagné la guerre civile. Et le système d'État n'était pas encore complètement durci. Ces héros de la guerre civile n'avaient donc pas encore peur de discuter entre eux des raisons pour lesquelles ils étaient passés au service des rouges.

Toukhatchevski supportait très mal ces conversations quand elles le concernaient. D'après Lidia Nord, il ne parvenait pas à se calmer :

« Je me fiche de toutes ces conversations, mais c'est tout de même curieux : pourquoi seul Toukhatchevski est-il sur toutes les lèvres ? Eh bien moi, je sais que personne n'osera reprocher aux généraux Potapov, Broussilov, aux colonels et lieutenants-colonels Egorov, Petin, Schwartz, Kork, Sollogoub, Chapochnikov et à tous les autres, d'être entrés dans l'Armée rouge. N'ont-ils pas fait la même chose que moi, alors que j'étais seulement lieutenant, eux qui étaient généraux et officiers d'état-major de l'armée tsariste ? Comment peut-on passer au service des rouges et conserver sa virginité ? »

En réalité, de telles conversations privées étaient déjà peu de saison en 1924. Cette année-là, Toukhatchevski fut inscrit au contrôle opérationnel de l'OGPU, en compagnie de commandants et théoriciens aussi connus que Kamenev, Vatsetis, Snessarev, Svechine, Bonch-Brouïevitch.

Mikhaïl Dmitrievitch Bonch-Brouïevitch, général-lieutenant de l'armée tsariste, charge en 1918, par ordre de Lénine, de la défense de Petrograd. Il est le frère du directeur des affaires du Conseil des commissaires du peuple, Vladimir Dmitrievitch Bonch-Brouïevitch, connu comme l'auteur du récit sur Lénine intitulé *La Société des assiettes propres*. Ce récit — sur la manière dont Lénine mangeait bien dans son enfance et sur l'astuce qu'inventa son père pour qu'il mange encore mieux — Bonch-Brouïevitch eut le temps de l'écrire pendant le court répit de la NEP, entre la terrible famine du début des années 1920 et l'horrible famine de la fin de la décennie en URSS.

À partir de 1929, les services de renseignement allemands lancent une désinformation selon laquelle Toukhatchevski travaillerait pour l'état-major général allemand. Le choix de Toukhatchevski comme cible se comprend : c'est un théoricien militaire prometteur, qui joue un rôle important dans la coopération soviéto-allemande, assiste aux manœuvres du Reichswehr, visite des usines allemandes, et, à Moscou, fréquente des officiers allemands. L'OGPU enregistre cette désinformation.

En 1930, lors de l'opération « Printemps », environ 5 000 anciens officiers tsaristes sont arrêtés, parmi eux les professeurs de l'Académie militaire Kakourine et Troïtski. Kakourine avait été chef d'état-major de Toukhatchevski pendant la campagne de Pologne. Tous deux donnent des témoignages compromettants sur Toukhatchevski. Ils parlent d'une future dictature militaire, d'une orientation droitiste, du fait que « Toukhatchevski attend son heure en s'organisant ». Troïtski devient informateur de l'OGPU.

On en rend compte à Staline. Celui-ci est alors en vacances à Sotchi. Il lit les procès-verbaux d'interrogatoire de Kakourine et Troïtski et réagit :

« Cela signifie que Toukhatchevski s'est retrouvé prisonnier d'éléments antisoviétiques et qu'il a été pleinement travaillé, lui aussi, par des éléments antisoviétiques. Est-ce possible ? Naturellement, puisque ce n'est pas exclu. »

Mais à Sotchi, Staline décide que ce n'est pas encore le moment : « Il faut bien réfléchir à cette affaire », dit-il.

Six mois plus tard, on extorque à Kakourine de nouveaux témoignages. Il déclare :

« Toukhatchevski disait qu'on pouvait envisager la perspective qu'une main de fanatique n'hésite pas à attenter à la vie du camarade Staline lui-même. Je n'exclus pas que, parlant du fanatique qui tirerait sur Staline, Toukhatchevski ait voilé la perspective sur laquelle il réfléchissait lui-même. »

Mais Staline dit : « Trop tôt. »

À cette époque, Toukhatchevski est commandant du district militaire de Leningrad. Il habite sur la rue Millionnaïa, son bureau se trouve à l'état-major, dans l'aile ouest, avec vue sur la place du Palais. En 1933, il reçoit l'ordre de Lénine. Le 7 novembre 1933, il passe en revue le défilé sur la place Rouge. En 1934, il est élu membre suppléant du Comité central du PC(b). En 1936, Toukhatchevski, avec Vorochilov, Boudienny, Egorov et Blücher, reçoit le titre de maréchal de l'Union soviétique. En avril 1936, il devient premier adjoint du commissaire du peuple à la Défense et chef de la formation au combat de l'Armée rouge.

Voilà combien longtemps Staline put attendre.

Le 1<sup>er</sup> mai 1936, après le défilé, lors d'un banquet à l'appartement de Vorochilov, une dispute éclata entre Vorochilov, Boudienny et Toukhatchevski sur un vieux sujet : qui donc, au juste, était responsable de la défaite devant Varsovie. Puis la discussion glissa vers les affaires du jour. Toukhatchevski accusa Vorochilov de créer une coterie personnelle au sein de l'Armée rouge. Vorochilov répondit : « Et autour de vous, ne se groupe-t-on pas ? »

Guéorgui Konstantinovitch Joukov écrit dans ses mémoires : « Nous sentions tous que le rôle dirigeant principal au commissariat de la Défense, c'était lui qui l'assumait. » Lui, c'est-à-dire Toukhatchevski.

À mesure que s'approchait la nouvelle guerre, un Toukhatchevski de cette trempe devenait tout à fait superflu pour Staline. Et ce n'est pas d'abord l'action des services allemands qui est en cause. On pourrait croire qu'en temps de guerre on a besoin de chefs militaires forts et expérimentés, que face à la menace, passent au second plan leur origine sociale, leur service dans l'armée tsariste — d'autant que vingt ans ont passé depuis, et qu'ils ont gagné la guerre civile avant de servir fidèlement dans les plus hautes fonctions.

La nouvelle guerre représente pour Staline une menace fraîche pour son pouvoir. En réalité, la première menace véritable pour son pouvoir. Et là, la méfiance de Staline, même sans l'appoint venu d'Allemagne, se transforme en une peur toute-puissante. C'est dans cette peur de Staline pour lui-même que se trouve la source des plus grandes répressions, qui frappèrent d'abord l'armée.

La guerre allait inévitablement arracher à la machine du pouvoir quantité d'hommes, les rendre plus entreprenants, plus courageux, plus libres. Celui qui se trouverait à leur tête sur le chemin de la

victoire, voilà l'ennemi le plus terrible pour Staline. Toukhatchevski, à tous égards, était le premier maréchal. Toukhatchevski était plus dangereux que Hitler.

Le 1<sup>er</sup> mai 1937, après le défilé, comme l'année précédente chez Vorochilov, il y eut un banquet. Staline porta un toast :

« Les ennemis seront démasqués, le parti les réduira en poussière, dit Staline. Je porte un toast à ceux qui, en restant fidèles, occuperont dignement leur place à cette table de gloire à l'anniversaire d'Octobre. »

Toukhatchevski serait fusillé avant l'anniversaire d'Octobre. Quand Staline levait son verre, il le savait déjà. Neuf jours après le banquet, le Politburo, sur proposition de Vorochilov, libéra Toukhatchevski de ses fonctions de premier adjoint du commissaire du peuple à la Défense et le nomma commandant du district militaire de la Volga.

Une semaine et demie plus tard, à Kouïbychev, il fut arrêté. L'arrestation eut lieu dans la salle d'attente du comité régional du parti. On le déshabilla sur place pour l'habiller d'un costume civil, puis on le fit sortir par une porte de service jusqu'à la voiture.

L'un des anciens employés du NKVD se souvint après le XX<sup>e</sup> congrès :

« J'ai vu Toukhatchevski dans le couloir du NKVD, qu'on conduisait à l'interrogatoire. Il portait un costume civil gris, et par-dessus un manteau grossier de détenu taillé dans du drap de capote, et aux pieds des sandales de corde. »

Contrairement à la grande majorité des chefs militaires, le civil Dmitri Dmitrievitch Chostakovitch ne signa pas une seule lettre condamnant Toukhatchevski. Il était l'ami de Toukhatchevski depuis 1925.

Un an seulement avant l'exécution de Toukhatchevski, Chostakovitch avait été l'objet d'une violente critique dans la *Pravda* pour son opéra *Lady Macbeth du district de Mtsensk*. Cet article tristement célèbre s'intitulait « Du brouhaha au lieu de la musique ». Chostakovitch s'était alors rendu chez Toukhatchevski, et ils restèrent longtemps tous les deux assis dans son cabinet, dans l'appartement du « Maison sur le quai ».

Toukhatchevski aimait beaucoup la musique, il jouait du violon. Avant la révolution, avant le début de sa carrière militaire, avant TOUT, il avait reçu une solide formation musicale.